

Agriculture | L'association, une transmission en douceur expérimentée à Le Beugnon (79)



« Le parcours que j'ai fait, je ne le souhaite pas aux jeunes. Aujourd'hui, ils ont la possibilité de faire différemment, mais il faut les accompagner ». Ces mots durs et lucides, c'est un passionné de l'agriculture qui les tient. Patrice Ayrault, 57 ans, est éleveur en caprins et ovins à la SARL La Tradition, à Le Beugnon, dans les Deux-Sèvres. Après trente-deux ans de métier, il n'aspire qu'à passer le relais à une nouvelle génération. Mais pas n'importe comment ni à n'importe quel prix.

« Je ne souhaite pas aux jeunes d'avoir à faire ce que j'ai dû faire à l'époque : acheter du foncier, s'endetter lourdement, travailler sept jours sur sept pendant des années, ne pas voir grandir ses enfants en se disant qu'on va finir par réussir... », explique ce fils d'agriculteurs, qui a commencé par acheter ses propres terres en 1986 avant de reprendre l'exploitation de ses parents en 1993. En deux décennies, il a fait passer le troupeau familial de 80 à 300 chèvres, et de 20 à 40 vaches allaitantes. Puis à 445 têtes aujourd'hui. Une charge de travail toujours plus lourde, qui l'a obligé à prendre un salarié pour pouvoir tout assumer.

Il y a cinq ans, il embauche Anthony, 22 ans, qui possède une formation en élevage caprin. Durant les deux premières années, les deux hommes s'approprient. « Il travaillait bien, il était motivé et il se sentait bien ici. De mon côté, j'abordais la cinquantaine et je voyais mes voisins partir un par un à la retraite sans reprenneur. En dix ans, la moitié des exploitations ont disparu. J'ai pensé à tout ce que j'avais mis en place ici, durant toutes ces années, et je me suis dit que ce serait dommage que ça s'arrête là. [...] De plus, je pense qu'il faut faire attention aux jeunes qui sont motivés et travailleurs. Si on ne prend pas la peine de les retenir, ils risquent de partir ailleurs. »

"Il faut savoir si on veut travailler pour vivre ou vivre pour travailler"

Il propose à Anthony de devenir son associé. Le jeune homme, qui rêvait de s'installer quelque part, prend la moitié du capital de la société. « C'est sûr, ça lui a fait un gros investissement financier mais contrairement à une installation simple, ici il prend le train en marche : l'exploitation tourne, la situation financière est bonne et stable. Il s'évite les cinq premières années de galère des nouveaux installés », analyse Patrice, qui reste lucide sur la durabilité de leur coopération. « J'ai conscience que la situation ne doit pas durer trop longtemps si je veux qu'Anthony puisse prendre son autonomie. Il doit pouvoir se sentir libre de prendre ses propres décisions pour

l'exploitation et avoir confiance en lui. Et pour que ça marche, je dois m'effacer progressivement ».

Patrice a tout de même encouragé Anthony à chercher une autre personne, en phase avec ses valeurs, pour s'associer sur la ferme. « Il était prêt à travailler tout seul, je le lui ai déconseillé, ce n'est pas une vie. Il faut savoir si on veut travailler pour vivre ou vivre pour travailler ». Patrice l'assure, dès qu'Anthony aura trouvé un nouvel associé, il se retirera.

Si Patrice se sent plus tranquille pour partir à la retraite, il reste inquiet pour la profession. « Depuis plusieurs décennies, nous sommes dans une situation absurde. D'un côté, on laisse partir à l'agrandissement des exploitations qui pourraient être viables dans le cadre d'une reprise. De l'autre, on a des jeunes désireux de s'installer, qui peinent à trouver, s'endettent et galèrent. Du coup, ils sont de moins en moins à vouloir diriger une exploitation. Dans les CFA, quand vous interrogez les jeunes, la plupart veulent seulement être salariés. [...] Il y a urgence à aider la nouvelle génération à s'installer, à trouver des solutions pour qu'ils puissent en vivre, car la filière est en danger. »

Anne-Lise Durif

Crédit Photo : Anne-Lise Durif

Publié sur aqui.fr le 11/05/2018

[Url de cet article](#)